

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Les sciences sociales dans le monde, Ali KAZANCIGIL et David MAKINSON (sous la direction de),
Paris, Éditions UNESCO / Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, 402 p.

par Julie Bickerstaff C.

Nouvelles pratiques sociales, vol. 16, n° 2, 2003, p. 227-233.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/009854ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca



Les comptes rendus

Les sciences sociales dans le monde

Ali KAZANCIGIL et David MAKINSON

(sous la direction de)

Paris, Éditions UNESCO/

*Éditions de la Maison des sciences de l'homme
2001, 402 p.*

D'entrée de jeu, nous devons souligner que cet ouvrage ratisse très large. En effet, les sciences sociales y sont exposées dans leur plus grande diversité : géographie, histoire, économie, politique, psychologie, démographie, anthropologie, communications, sociologie, etc. De plus, elles sont principalement examinées sous l'angle de la recherche universitaire. Bref, professeurs et chercheurs y trouveront plus leur compte que les intervenants et les praticiens du social (?). Les directeurs se sont manifestement attelés à une tâche colossale : poser un regard multidisciplinaire et international sur l'état des sciences sociales dans le monde d'aujourd'hui, et ce, à travers plus d'une cinquantaine de contributions en provenance des quatre coins de la planète (Royaume-Uni, Canada, Suède, Norvège, Russie, Pologne, Inde, France, Venezuela, Chili, Malawi, Namibie, Afrique du Sud, Chine, Japon, Australie, Autriche, États-Unis, etc.).

L'ouvrage, regroupant près d'une quarantaine d'articles, et agrémenté d'une trentaine de tableaux et encadrés thématiques, se divise en deux parties. La première cherche à dresser un panorama des sciences sociales dans le monde. On y retrouve quatre sections : *bilan et perspectives, infrastructures et situations, les données et leurs utilisations et la sphère professionnelle*. La seconde partie aborde quatre grandes questions (science et technologie, développement, environnement, sciences du comportement) ainsi que leurs applications en sciences sociales. Étant donné la consistance de cette publication, les lecteurs comprendront qu'il a été difficile de résumer chacune des contributions. Nous avons plutôt opté pour une vue d'ensemble de l'ouvrage, afin que chacun puisse, par la suite, selon ses intérêts, approfondir l'un ou l'autre des articles.

PANORAMA

À l'heure des bilans

Pour amorcer ce panorama des sciences sociales dans le monde, trois auteurs ont été sollicités : Peter Wagner, Immanuel Wallerstein et Barun De. Selon Wagner, le XX^e siècle a été celui où les sciences sociales ont acquis une certaine maturité et une reconnaissance, tant au plan politique qu'institutionnel. L'objectif de cet article est de dégager quatre problématiques majeures qui interrogent les sciences sociales sur : « 1) leur validité universelle ou contextuelle ; 2) leur utilité, à la lumière des espoirs et des désillusions quant à la mise en œuvre des recommandations scientifiques dans les prises de décisions politiques ; 3) la tension entre la structure disciplinaire et les exigences en matière d'interdisciplinarité ; 4) leur caractère scientifique dans le contexte de la crise globale des sciences à la fois au début et à la fin du siècle » (p. 16). Wallerstein, quant à lui, interroge l'avenir des sciences sociales au XXI^e siècle. Pour ce faire, il retrace l'évolution des structures du savoir pris dans le contexte institutionnel universitaire et étudie « l'émergence d'un bouleversement épistémologique majeur (la réunification des savoirs [scientifique et philosophique]), l'affaiblissement du rôle central de l'Université et les conséquences de ces deux facteurs sur les sciences sociales » (p. 44). Finalement, l'article de De met en perspective une certaine vision du Sud sur l'histoire en tant que science sociale.

État des lieux

Le chapitre intitulé « Infrastructures et situations », l'un des plus denses de cet ouvrage, tente de donner un aperçu global de la situation des sciences sociales dans le monde. Pour chacune des régions explorées, les principaux critères d'analyse choisis sont les suivants : les thèmes et les méthodes utilisées, l'interaction de la recherche et du milieu universitaire avec les décideurs politiques, la formation, l'emploi, la communication et la publication, la recherche et l'enseignement, le financement, etc. Tout d'abord, Jun Oba nous présente l'état des sciences sociales dans les pays de l'OCDE. L'auteur remarque que ces dernières sont marquées par une interdisciplinarité et une spécialisation accrues. On note aussi, dans ces pays, certaines similitudes : une forte dépendance de la recherche universitaire envers les fonds publics, ainsi qu'une prédominance féminine dans les premiers cycles universitaires. Il semble, néanmoins, qu'un des handicaps majeurs soit la rigidité institutionnelle : « [...] elle représente un obstacle à la collaboration entre chercheurs, notamment à la collaboration de nature interdisciplinaire telle qu'elle est pratiquée par divers départements universitaires et diverses institutions » (p. 62).

Ensuite, plusieurs collaborateurs se penchent sur la situation des sciences sociales en Europe. Guido Martinotti s'intéresse à leur essor en Europe occidentale depuis 1945. Un autre article, préparé à partir de documents fournis par le Conseil de la recherche en sciences sociales de New York, porte sur les sciences sociales en Europe centrale et en Europe de l'Est. Victor Nemchinov, pour sa part, évalue l'état des sciences sociales en Russie depuis l'effondrement de l'Union soviétique. Ce dernier fait valoir qu'«[...] avec la disparition de l'idéal égalitariste, la société russe actuelle s'est en quelque sorte égarée. La reproduction des inégalités sociales se poursuit de manière incontrôlée et, dans ces conditions hautement explosives, des théories sociales et politiques opposées ont envahi le marché local» (p. 111).

Pour ce qui est de l'Amérique latine, il semble que la situation soit plus difficile : diminution des fonds octroyés à la recherche, sous-financement des universités publiques, prolifération du secteur privé dans l'éducation, inégalité de la qualité de la recherche et de l'enseignement, etc. (p. 113). On déplore de plus en plus que les critères du marché déterminent beaucoup plus que par le passé les sujets d'étude des chercheurs (*Ibid.*). Hebe Vessuri complète ce portrait en proposant une réflexion sur les systèmes nationaux des sciences sociales dans cette région. Il s'attarde plus particulièrement aux portraits mexicains, brésiliens et argentins.

S'ensuit une vue d'ensemble des sciences sociales en Afrique subsaharienne. Les pays concernés ayant été profondément touchés par l'instabilité, la répression politique et des difficultés économiques débilantes, les universités publiques fonctionnent aujourd'hui au ralenti. Par ailleurs, malgré toutes les difficultés rencontrées (manque de ressources, fuite des cerveaux, intervention des gouvernements, communication insuffisante avec la communauté scientifique internationale, etc.), d'excellentes recherches en sciences sociales continuent de voir le jour. Certaines innovations ont été mises sur pied depuis les années 1990 afin de pallier les défaillances du système universitaire. Entre autres, le CODESRIA (Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique) qui, à travers une série d'initiatives (bourses de recherche, rencontres, publications, atelier de mise en réseau et de formation, etc.) «a préservé et étendu les possibilités de reproduction des communautés scientifiques» (p. 135). Orijei Chimere-Dan achève ce tableau des sciences sociales en Afrique avec une étude portant sur le financement et les priorités des études démographiques dans cette région. On nous présente ensuite les sciences sociales de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. On apprend qu'il existe une «corrélation directe entre le revenu par habitant et l'état du financement et de l'infrastructure des sciences sociales à travers les différents pays» (p. 152). Par exemple, un pays comme le Koweït, riche de son pétrole, réserve des ressources importantes

à la formation universitaire contrairement à un pays comme le Yémen où l'infrastructure de la recherche en sciences sociales est gravement négligée. Par ailleurs, on observe que la relation entre les fonds attribués à la recherche et à la formation universitaire au Moyen-Orient a peu d'influence sur la qualité des conditions de la recherche pour les spécialistes en sciences sociales. Il semble que le degré de pluralisme politique ait beaucoup plus d'influence sur cet aspect que tout autre facteur.

Les sciences sociales en Asie de l'Est, quant à elles, jouissent d'une variété et d'une richesse tant au regard de la formation que de la recherche. Dans les pays de cette région, en particulier le Japon, la Chine et la Corée du Sud, les budgets alloués à l'éducation représentent une part importante des dépenses nationales. De plus, le respect pour les études constitue une tradition de longue date. Malgré ces bonnes conditions, les universités ne sont pas perçues comme des endroits où les étudiants sont préparés à affronter le monde. On leur reproche aussi d'être des lieux où la créativité et le talent sont étouffés (p. 157).

Relativement à l'Asie du Sud, on apprend que les grands problèmes de société, notamment ceux qui sont liés au développement et à l'intégration, ont une énorme influence sur les travaux effectués dans le domaine des sciences sociales. De plus, comme dans d'autres régions, les universités publiques ont vu leurs crédits budgétaires diminuer et le secteur privé s'infiltrer lentement dans le secteur de la formation (p. 163). Finalement, la région du Pacifique (les îles du Pacifique mais également l'Australie, la Nouvelle-Zélande et Hawaïi) est aussi analysée sous l'angle de l'impact des problèmes sociaux sur les sciences sociales. Il apparaît impérieux pour cette région de créer un Conseil des associations et des centres de recherche en sciences sociales afin de favoriser le partage des connaissances et des expertises (p. 172).

Et la méthode dans tout ça ?

Dans le chapitre suivant, « Les données et leurs utilisations », différents auteurs traitent de questions de méthodologie, mais aussi de la diffusion et de l'accessibilité des sources d'informations en sciences sociales. Richard C. Rockwell s'intéresse à la façon dont les spécialistes en sciences sociales recueillent leurs données, à ce qui fait leur qualité, ou leur manque de qualité, et à la façon dont elles sont aujourd'hui partagées entre les chercheurs (p. 174). L'étude de Norman K. Denzin relate les formes et les usages multiples de la recherche qualitative américaine du XX^e siècle, examinés à la lumière de son histoire (p. 188). En plus de présenter les ressources et les activités d'information en sciences sociales, Hans-Christoph Hobohm

décrit certaines caractéristiques de cette information et fait état des besoins et des comportements des spécialistes des sciences sociales à l'égard de celle-ci (p. 194). L'apport principal de cette contribution vient de l'effort remarquable déployé pour faire l'inventaire des services d'information les plus importants, ainsi que celui des bases de données diffusées commercialement et ayant une portée mondiale. Plusieurs chercheurs apprécieront la multitude de références électroniques mises à leur disposition.

Dans la même veine, Craig McKie se donne comme objectif de répertorier les sources et les sites du réseau Internet se rapportant aux sciences sociales, et de proposer un guide de l'utilisateur (p. 206). Encore une fois, de nombreux sites Internet sont recensés pour le plus grand plaisir des lecteurs-chercheurs. Finalement, Else Øyen se penche sur la recherche transnationale et internationale en sciences sociales. Elle analyse celle-ci sous trois angles : « a) celui de la méthodologie comparative appliquée aux études menées simultanément dans au moins deux pays différents ; b) celui des défis d'ordre organisationnel auxquels sont confrontées les études comparatives impliquant des chercheurs de cultures différentes ; c) celui des effets interculturels d'une augmentation de l'activité dans le domaine des études comparatives » (p. 212).

Le métier de chercheur

Pour clore cette partie, un chapitre est consacré aux liens entre la recherche en sciences sociales et la sphère professionnelle. Différents thèmes sont abordés : l'influence des sciences sociales sur les politiques publiques (Carol Hirschon Weiss, p. 220) ; la formation en sciences sociales et les compétences et outils indispensables (Mala Singh et Charles Crothers, p. 235) ; la pratique éthique des sciences sociales (Elvi Whittaker, p. 243) ; la question du genre dans les sciences sociales (Fanny M. Cheung, p. 251) ; et la communication en sciences sociales (Robyn Williams, p. 259).

QUESTIONS ET APPLICATIONS

La question de la science et de la technologie

Trois auteurs se préoccupent de la thématique de la science et de la technologie dans la société : Manuel Castells s'interroge sur les incidences des technologies de l'information et de la communication sous l'angle de leur interaction avec les structures économiques et sociales et les processus culturels et politiques (p. 270). Quant à Dominique Foray, il scrute les liens entre science, technologie et marché. Il postule que l'on assiste aujourd'hui

à un renforcement assez général de la dépendance des activités de recherche scientifique et technologique envers le marché. Son article met en relief les enjeux actuels, les dangers, mais aussi les espoirs liés à ces évolutions (p. 281). Finalement, Piotr Sztompka pose la question de la science et de la démocratie. Nous aurions assisté, selon cet auteur, à un affaiblissement de l'esprit démocratique et de l'autonomie de la science. Par ailleurs, il existerait des contre-courants dont témoigne l'émergence de la société du savoir et de la démocratie discursive : « Une société composée de citoyens instruits et informés, participant de façon éclairée et discursive à la vie politique, serait en mesure de comprendre et reconnaître les impératifs institutionnels et organisationnels de la science et d'introduire un contrôle démocratique couplé avec une pleine autonomie et la liberté de la recherche » (p. 293).

La question du développement

Les dimensions du développement sont abordées à travers les contributions de Robert Boyer, Luis Maira et Annabelle Sreberny. Boyer met de l'avant une nouvelle façon de concevoir le développement ; il évoque une nouvelle synthèse pour le XXI^e siècle. Il s'agirait d'une recherche de complémentarité entre l'État et le marché, au sein d'arrangements institutionnels riches d'autres formes de coordination comme base de développement (p. 306). Pour ce qui est de Maira, il amène une vision positive des derniers développements en matière de politique sociale, tant au plan mondial que national. Il insiste fortement sur « l'intérêt d'accorder une plus grande autonomie à la formulation de la politique sociale et à l'installation, dans chaque pays, d'une autorité sociale capable de mettre en œuvre ce processus avec efficacité » (p. 317). Finalement, Sreberny considère la théorie de la mondialisation comme un nouveau paradigme des sciences sociales. Son article questionne « les dimensions économiques, politiques et socioculturelles de la mondialisation et les défis lancés aux souverainetés nationales et aux stratégies de développement ». Une attention particulière est apportée à l'impact du processus de mondialisation sur les femmes (p. 327).

La question de l'environnement

Le défi que représentent les bouleversements environnementaux pour les sciences sociales en est un auquel Jill Jäger s'attarde tout particulièrement. Son article examine, entre autres, les défis, pour la recherche, soulevés par l'étude des causes, des conséquences et des réactions face à ces changements environnementaux. L'auteur analyse aussi les attitudes et les comportements humains liés à l'environnement (p. 336). Pour sa part, Rodney

R. White se penche sur les questions liant développement et environnement. Selon cet auteur, les voies du développement nécessiteraient une modification fondamentale de l'utilisation des ressources ; cet ajustement comportemental représentera, au cours du prochain siècle, un enjeu majeur pour les sciences sociales (p. 349).

La question des sciences du comportement

Les différents auteurs sollicités aux fins de l'élaboration de ce chapitre étudient la même thématique sous divers angles. L'article de Peter Gärdenfors intitulé « Les sciences cognitives : des ordinateurs et des fourmilières comme modèles de la pensée » retrace l'évolution des différents modèles conceptuels utilisés pour décrire le fonctionnement de la pensée humaine (p. 362). Marcus W. Feldman et Kenichi Aoki s'intéressent plutôt aux aspects théoriques de l'évolution du comportement social humain (p. 376), tandis que Clyde Hertzman se soucie des dimensions sociales de la santé publique (p. 391).

Pour conclure, nous devons souligner la grande qualité de cet ouvrage, tant au regard du contenu, riche et varié, que de la forme, structurée et limpide. Nous avons tout particulièrement apprécié la brève biographie des auteurs à la suite de chaque article. Notons que presque tous les auteurs ont indiqué leur adresse de courrier électronique, ce qui ne peut que faciliter les échanges entre chercheurs partageant les mêmes intérêts de recherche. Par ces détails, on sent à quel point l'objectif de cet ouvrage est de favoriser un rapprochement entre chercheurs et professeurs du monde entier. À l'heure de la mondialisation des marchés, on ne peut que féliciter cet effort pour concrétiser une mondialisation des savoirs !

*Julie BICKERSTAFF C.
Étudiante à la maîtrise en intervention sociale
Université du Québec à Montréal*